

J'observe tout; j'appuie le bon; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

Vol. II.

QUEBEC, MERCREDI 21 MARS 1860.

N^o. 46.

L'AGRICULTURE,

Au point de vue national.

Lecture donnée sous le patronage de
L'INSTITUT CANADIEN de Montréal le 19
janvier 1860

par
L. M. DARVEAU.

II.

(Suite et fin*).

Ce que fut l'agriculture en Canada. —
Ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être.

Mesdames et messieurs,

Vent-on une preuve de la supériorité
de l'agriculture sur tout le reste? Ne
franchissons point la frontière. Dans
notre pays regardons la différence des
districts et nous verrons où est la supé-
riorité.

N'est-il pas admis que Montréal est la
ville la plus industrielle et la plus pros-
père du pays? Certes oui. Eh! bien
dites si ses campagnes ne sont pas les
plus belles et les plus riches du pays?
Montréal est la reine du commerce cana-
dien mais l'île sur laquelle nous la
royons assise, est le jardin du Canada.

Voyons maintenant Québec, ce nid
d'aigles gouverné par des tortues. Avec
le biver le plus sur, et situé à quelques
brasses de l'océan, depuis que la vapeur
fait naviguer si vite, avec tout ces avan-
tages Québec peut seulement dire: "Mon
roc vaut quelque chose: on le dit impres-
cible!" Mais tout y languit, tout y
meurt. Point de commerce, point d'in-
dustrie à part l'industrie politico-religi-
euse, point ou peu d'esprit public, tel est
Québec, la ville la plus ancienne du pays,
la ville fondée par Champlain l'homme
le plus entreprenant de son époque.

Regardez maintenant les campagne
du district de Québec: elles portent le
même cachet, la même physionomie
pour ainsi dire de la capitale.

Mais il faut que la prophétie s'accom-
plisse. Le plus grand ennemi de sa race
et de son pays l'a juré: Il faut que l'her-
be pousse dans les rues de Québec!

Encore quelques temps et si un miracle
ne survient point ou si une administration

plus patriotique et plus honnête que celle
d'aujourd'hui ne monte point au pouvoir,
la récolte du foin dans les rues de Québec
sera au si abondante si non aussi excel-
lente que celle de ses campagnes!

Voilà la vérité, terrible, effrayante
mais réelle.

Je suis de Québec, mais en lisant ceci,
les Québécois littéraires et entreprenants
qui languissent au milieu des étouffoirs
et des retrogrades me sauront gré d'a-
voir dit la vérité.

Mais me dit-on le Canada n'est pas
aussi pauvre qu'on vous le prétendez.
Il a tout ce qu'il faut pour protéger ses
cultivateurs. Ministère d'agriculture,
chambre des agriculteurs, journal pour
propager les idées d'agronomie et de cul-
ture, concours agricoles, encouragement,
et protection de la part du gouvernement
projet de fonder une ferme modèle, rien
ne manque. J'admets que tout cela est
bien bon, mais quant à la protection don-
née à l'agriculture par le gouvernement,
on sait ce quelle coûte à la province et ce
quelle rapporte aux agriculteurs.

Non ce n'est pas en semant des miettes
que l'on recueillera des moissons. Il faut
donner largement et donner toujours à
l'agriculture! Il faut que dans les octrois
elle ait le pas sur tout le reste. Il lui
faut donner le premier encouragement
comme le premier secours. N'y eut-il
dans le coffre public qu'un seul denier!
donnons-le à l'agriculture parce qu'en la
favorisant on favorise tout le monde.
Sully disait: Patinage et labourage sont
les deux mannelles la France! Qu'il en
soit ainsi du Canada. Ouvrez les forêts,
peuplez les campagnes, vous aurez des
bameaux qui après avoir été des villages
deviendront des cités.

La campagne c'est le pays.

Pour un art qui est non seulement
essentiel mais indispensable, sacrifices
tout. "Car a dit Lamartine: L'agricul-
ture fait les bons citoyens; et pourquoi?
c'est quelle fait la famille, c'est quelle
fait la famille, c'est quelle fait le patrio-
tisme."

III.

L'agriculture seule base solide de l'a-
venir du Canada.

Etre libre, vivre par soi-même, devenir
maître de ses actions et de ses pensées,

et pour les peuples et les individus un
besoin, une nécessité vers lesquels tout
deux-tendent avec fié et où il arri-
vent presque toujours. Pour les individus
cette liberté s'appelle: majorité ou émani-
pation; elle se nomme pour les peup-
les: indépendance nationale.

Les Canadiens comme les autres na-
tions marchent vers ce but. L'état criti-
que ou ils se trouvent est peut-être la
crise suprême qui doit les y rendre.

Quoiqu'il en soit il ne s'agit pas seule-
ment d'avoir son indépendance il faut
pouvoir la conserver. Ce n'est qu'en
s'emparant du sol qu'une nation parvient
à ce but. L'amour du sol fait naître
l'amour de la patrie, et celle-ci l'amour de
la nationalité.

Dans une précédente lecture que j'ai
eu l'honneur de donner à Québec j'ai émis
l'idée qu'une littérature nationale pouvait
conserver notre nationalité. Je le crois
encore. Mais de même qu'une idée il
faut une tête, à toute âme un corps, de
m me aussi à l'intelligence du peuple il
faut une base qui est l'agriculture. Car
avant d'écrire, de parler, de prier ou
même de penser, il faut vivre. L'estomac
commandera toujours au cœur et à l'in-
telligence. Pour les peuples comme
pour les individus c'est la loi terrible mais
inévitabile.

Je ne saisi nous conserverons toujours
notre langue nationale ou même si nous
pourrons la conserver encore long-
temps car ceux qui en sont les gardiens
au pouvoir l'on lâchement sacrifiée,
mais je sais une chose c'est qu'il y a
que l'agriculture qui puisse nous main-
tenir au sol.

Quelque soit donc l'avenir de nos des-
tinées nationales; qu'il soit radieux
comme l'espérance ou sombre comme le
désespoir, obtenons du moins que si el-
les s'effacent pour toujours dans certains
lieux, elles subsistent dans nos cœurs.
Si elle sont rejetées dans les hautes
régions, qu'elles soient recueillies et
conservées dans la chaumière. Quoi-
que disent et quoique pensent certains
Poirrots qui ont toujours leur nationalité
sur les lèvres ou au bout de leur plumes
soyons patriotiques d'une manière moins
fanfaronne, moins égoïste et plus profita-
ble et plus nationale. Souvenons-nous
que nous sommes entourés d'autres ori-
gines qui ont droit à nos égards comme
nous avons droit aux leurs. Au lieu de
les enrouter dans les préjugés religieux

(* Voir le numéro de "L'Observateur"
de vendredi le 27 janvier 17 février et
24 février 1860.